



Cette année, c'est sur notre campus que se déroulera la session de l'O.N.U. modèle.

Détenteur du trophée "Le Droit"

# Le Quartier Latin

Journal bi-hebdomadaire de l'Association Générale des Étudiants de l'Université de Montréal

BIEN FAIRE ET LAISSER BRAIRE

MONTRÉAL, 27 OCTOBRE 1959

VOLUME XLII — NUMÉRO 12

## SANS L'INTERVENTION DES CONSEILS ÉTUDIANTS

# L'O.N.U. MODÈLE EN PÉRIL

EN ÉDITORIAL

## DEUX PRINCIPES DE BASE EN MATIÈRE D'ÉDUCATION

C'est un discours de ton universitaire que Monsieur Sauvé nous a servi samedi dernier. Sa façon de s'attaquer directement à un problème et de le traiter sans propagande politique, sa façon de s'engager publiquement et de se prononcer sans équivoque nous indique qu'il n'est pas un homme d'improvisation, ni un chef de parti à la recherche de votes, mais un homme public clairvoyant et sincère, soucieux du bien commun.

Les étudiants sont heureux de constater que le problème de l'éducation est cité par M. Sauvé comme l'un des plus importants de ceux que son cabinet aura à régler et que cette question aura priorité lors de la prochaine session. D'après les déclarations du premier ministre, des solutions seront apportées au financement des universités et au problème financier des étudiants. Nous ne connaissons pas encore le détail de cette législation nouvelle, mais plusieurs indices nous justifient de penser que M. Sauvé regarde le problème de l'éducation d'une façon qu'on n'aurait jamais espérée sous l'ancien premier ministre.

Ce qui me semble le plus important c'est que M. Sauvé a posé comme principe premier de sa politique de respecter strictement la liberté des universités; et cet engagement se fait d'autant plus important que le premier ministre a reconnu que la plus grande part de la responsabilité de financer les universités revenait à l'État.

Dans sa façon de traiter avec les universités, M. Sauvé a souscrit aux conclusions du mémoire de Laval à la Commission Tremblay: octrois suffisants, distribués sans porter atteinte à la liberté des universités, versés avec continuité selon un mode défini, à intervalles réguliers afin que les universités sachent les sommes sur lesquelles elles peuvent compter. Ce qui en somme veut dire qu'il instituera les octrois statutaires, bien qu'il n'en ait pas prononcé le mot.

Sans doute fort de son expérience comme ministre de la Jeunesse, le premier ministre Sauvé reconnaît que les frais de scolarité sont actuellement trop élevés et qu'ils doivent être mis au niveau des gens de revenus moyens. C'est une déclaration capitale qui reconnaît que l'accessibilité à l'enseignement universitaire n'existe pas dans la province et qu'elle doit exister. M. Sauvé souscrit donc au principe de l'accessibilité et c'est là une prise de position aussi surprenante qu'importante, si l'on considère que dans la tradition de son parti, l'éducation supérieure n'était pas considérée comme un droit mais comme un privilège. Pour indiquer combien je considère primordiale cette attitude nouvelle, qu'on me permette de citer: "... il faut prendre les moyens nécessaires pour que tous ceux qui sont équipés pour absorber l'enseignement universitaire et qui ont le désir de faire ce qu'il faut pour absorber cet enseignement... on va prendre les moyens nécessaires pour que cet enseignement soit mis à leur disposition."

Nous avons combien de fois répété que le problème financier des étudiants ne devait pas se régler d'abord par un programme de bourses ou de prêts mais par une solution de base. M. Sauvé a dit: "Les frais de scolarité seront à un niveau qui ne mette pas de côté ceux de petit revenu. Je pense que nous avons trouvé la formule pour atteindre ce résultat."

Je ne retiens à votre attention que deux points du discours Sauvé, deux points fondamentaux qui sont le gage d'une politique éclairée et adulte en éducation: liberté des universités et accessibilité à l'enseignement. Deux points qui ont été l'objet de toute l'action politique des étudiants ces dernières années.

Je veux citer aussi un aspect important du discours Sauvé: le fait que le premier ministre ait pris position publiquement et d'une façon aussi franche que bien définie; c'est à mon sens un gage précieux d'une attitude politique qui est toute à l'honneur de celui qui l'a prise.

Pierre Martin

Le succès de l'organisation de l'ONU modèle apparaît compromis par suite du manque de coordination des divers groupes intéressés à sa réalisation. C'est en février que la session doit avoir lieu sur le campus de l'Université de Montréal. 34 universités canadiennes et 62 universités américaines ont déjà été invitées mais l'organisation locale ne s'est pas encore mise en branle.

Le comité exécutif chargé de mener à bonne fin le projet se compose actuellement de représentants de clubs d'étudiants non responsables à leurs conseils respectifs et totalement indépendants vis-à-vis toute directive extérieure. Le chairman de toute l'organisation est Robert Reeves, étudiant de l'Université de Montréal, mais il éprouve d'énormes difficultés à obtenir la collaboration des divers groupes qui forment son exécutif.

Rien n'avait été fait pour mettre sur pied l'organisation de l'assemblée géante jusqu'au mois d'août dernier. Les membres de l'exécutif de l'ONU modèle se trouvaient éparpillés dans le monde entier, chacun occupé à ses affaires personnelles.

Un projet de constitution devait être présenté pour donner du corps à l'organisation. Rien n'a encore été fait. Les membres de l'exécutif n'ont encore présenté aucune preuve de ce qu'ils ont été validement nommés pour représenter leurs groupements respectifs.

A cause du manque de coordination et de collaboration, à cause de la lenteur avec laquelle l'organisation agit actuellement, parce que le projet est d'envergure continentale et implique la réputation des trois universités

de Montréal, Reeves a demandé aux trois présidents des étudiants de ces universités de donner leurs auspices à l'ONU modèle et d'en faire une réalisation conjointe des trois organisations étudiantes. Selon Reeves, c'est le seul moyen actuellement de sauver l'ONU modèle.

Peter Vita, président des étudiants de Sir George Williams, a fait adopter le projet par son conseil. À McGill, rien n'a encore été fait en ce sens. À Montréal, le conseil de l'AGEUM a nommé Jean Dupriez pour représenter l'AGEUM auprès de l'organisation.

## L'entraînement des Carabins

Nos Carabins ont déjà commencé leur entraînement et plusieurs candidats ont offert leurs services à l'instructeur de l'équipe, Rolland Bleau, en vue de la prochaine saison. Il est évident qu'il est encore beaucoup trop tôt pour dire que l'équipe est formée, et pour cette raison nous avertissons, par ces lignes, tous les intéressés de bien vouloir se rendre jeudi soir à 5 h. 30 à l'aréna de Ville Mont-Royal où l'instructeur Rolland Bleau et le gérant, André Couture, les attendent. Il y a de la place pour tous et chacun sera jugé à sa juste valeur.

Donc, tous les joueurs de hockey sont bienvenus jeudi à Ville Mont-Royal à 5 h. 30.



Le Club Cosmopolis qui, cette année, a un programme bien chargé a commencé la réalisation de ses projets. C'est ainsi que le 17 octobre une danse chez Valère marquait le début des grandes entreprises du président Guy Garcia. Cet événement réunissait sous le signe de l'amitié les étudiants canadiens et étrangers de l'Université de Montréal. Ce fut une manifestation extrêmement réussie qui en appelle de nouvelles du même genre. L'assistance qui était très nombreuse (60% canadiens et 40% étrangers) approuva le climat de cordialité qui spontanément créa de l'aisance dans les relations. L'accueil chaleureux des membres du conseil contribuait, dès l'arrivée, à

produire l'atmosphère de fraternité qui ne cessa de régner durant toute la soirée. Les étudiants étrangers et canadiens sont unanimes à reconnaître que cette réunion a été l'une des mieux réussies du Club depuis sa fondation.

La partie musicale était confiée à un orchestre formé d'étudiants haïtiens qui se sont si bien acquittés de leur tâche qu'on aimerait les réentendre.

Nous félicitons Guy Garcia, le président actuel du Club, et nous lui promettons notre encouragement ainsi que notre appui dans ses prochaines entreprises. À la prochaine donc!

Sylvie Gélinais

## Entre nous, profiteurs...

Admettons que dans les circonstances actuelles et suivant certaines conditions, l'AGEUM accepte de participer cette année encore à la Grande Visite. Ainsi que, profitant de cette quête, les étudiants distribuent de porte en porte des feuillets de propagande sur l'accessibilité pour tous à l'enseignement. He bien! même dans cette hypothèse subsiste une injustice sociale dont nous ne pouvons être les complices.

Depuis quelques années nous menons une campagne dite de l'éducation, campagne, il est vrai, plus ou moins vigoureuse suivant les ans et les autorités agémiques, et nous aimons à répéter que les deux-tiers des jeunes Canadiens-français qui ont le talent requis ne peuvent atteindre le niveau universitaire puisqu'ils sont bloqués dès l'étape du secondaire dans leur montée au sommet de l'instruction. Et nous réaffirmons périodiquement, de façon plus ou moins ferme, notre volonté de les aider, dans la mesure du possible, en éveillant l'opinion publique à ce problème et en soumettant, à l'occasion, nos doléances au gouvernement.

Mais que faisons-nous concrètement, pratiquement? Nous collaborons à une oeuvre, le Prêt d'honneur, qui loin de remédier à la situation de ces fils de classes défavorisées, recule indéfiniment les solutions adéquates qui leur permettraient d'acquiescer une formation supérieure, formation à laquelle ils ont un droit strict. Sous prétexte de sauver quelques centaines d'étudiants, nous choisissons d'abandonner des milliers de jeunes, aussi doués, aussi Canadiens-français, aussi catholiques que nous. Peut-être avons-nous le droit de trancher ainsi ce que nous croyons être un dilemme. Dilemme qui en fait n'est peut-être que création de notre esprit, car y a-t-il un choix à faire entre deux actions, y a-t-il un pis-aller à adopter, une solution pratique à préférer à une solution plus théorique? Sommes-nous sûrs qu'à tout considérer le Prêt d'honneur soit une aide véritable aux étudiants à qui il avance de l'argent? Les véritables solutions au problème de l'enseignement ne seraient-elles pas adoptées plus rapidement si brusquement l'opinion publique était mise en face de deux ou trois cents étudiants devant quitter l'Université faute d'argent? Parions que ces malheureux n'auraient pas à abandonner leurs études. Mais admettons aussi qu'il nous faut choisir et que nous devons aider d'abord ceux qui sont à l'Université. Ce n'est pas logique si nous croyons à la campagne que nous poursuivons, mais admettons également qu'en pratique il ne faille pas être logique.

Ce qui n'est cependant plus admissible c'est que notre illogisme ne s'arrête pas là. Non seulement nous travaillons contre les intérêts de ceux

pour lesquels, paraît-il, nous revendiquons l'accessibilité à l'enseignement, mais nous poussons le cynisme jusqu'à solliciter auprès d'eux de quoi continuer à travailler contre eux en leur demandant de financer le développement d'un organisme chloroformique dont l'effet le plus certain est d'endormir la conscience de cette élite qui, à l'entendre parler, veille aux intérêts de la collectivité canadienne-française.

Nous frappons à la porte des victimes d'une situation sociale inique et nous mendions une aide qui accentuera leur misère puisqu'elle éloigne le jour où l'on daignera les sortir du néant intellectuel. À ceux qui vivent, ballottés de chômage en chômage, de nouveaux-nés en nouveaux-nés, de comptes d'épiciers en comptes de médecins, nous demandons la part du plus favorisé. Certes, ils ne sont pas obligés de donner. Mais il ne faut pas oublier le réflexe canadien-français, réflexe ancré dès l'âge tendre de la première communion ou du premier petit chinois, réflexe que l'on peut définir en ce proverbe: à main tendue, obole donnée. Réflexe qui, ironie du sort, diminue d'intensité proportionnellement à l'augmentation du revenu; de sorte que si le riche choisit entre ses charités déductibles d'impôts, le pauvre donne à tout venant de peur de se retirer de la masse des bons catholiques vivant leur charité chrétienne, oubliant que la première charité il se la doit à lui-même. Si les pauvres avaient tous assez d'instruction pour avoir lu saint Thomas ils nous claqueraient poliment la porte au nez. Mais ils n'ont pas lu saint Thomas et ils ont honte de leur misère devant ces messieurs qui viennent leur soutirer de l'argent.

C'est pourquoi ces quêtes publiques sont bien souvent une exploitation du sentiment religieux et du respect humain du peuple, une utilisation de la religion qui devrait révolter tout véritable catholique.

Si la Grande Visite doit avoir lieu, qu'elle ait lieu auprès de ceux qui peuvent et doivent nous aider, à savoir ceux qui comme nous bénéficient de la situation sociale actuelle: professionnels, bourgeois, petits bourgeois. Aidons-nous entre profiteurs d'un contexte social donné et si nous devons cogner à la porte des abandonnés que ce soit pour leur offrir une aide financière susceptible de leur ouvrir les portes de nos collèges et universités, non pour leur demander de se résigner en contribuant eux-mêmes à aggraver leur sort.

Ne soyons pas les complices de l'injustice sociale, soyons la mauvaise conscience des bien-pensants.

Jacques Guay

## LE QUARTIER LATIN

journal hebdomadaire de  
l'Association Générale des Étudiants de l'Université de Montréal  
Membre de la Presse Universitaire Canadienne

Directeur: Pierre MARTIN.

Comité éditorial: Bruno MELOCHE, De Montigny MARCHAND,  
Normand LACHARITÉ, Pierre LAMBERT.

Chargée d'édition: Nicole VAILLANCOURT

Chef des nouvelles: Jacques GUAY.

Pages artistiques: Françoise BEAUDRY

Reportages spéciaux: Denyse ROBERGE.

Rédacteurs: Pierre VENNAT, Francine DUFRESNE, Jean-Claude GERMAIN,  
Gérald-A. MARTIN, Robert BURNS, Michel LATRAVERSE, Luc DANSEREAU,  
Georges LAURIN, Pierre MICHAUD, Sylvie GÉLINAS, Pierre MAHEU.

Publicité: Georges Lefebvre — RE. 7-6561

Abonnement pour l'année universitaire: \$3.00

C.P. 6128 — Local 707 — RE. 8-9616

2222, ave Maplewood, Montréal 26.

Imprimé par LA PATRIE — 180 est, rue Ste-Catherine — Montréal

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe,  
Ministère des Postes, Ottawa.

## INVITATIONS

Jeudi soir prochain à 8 h. 30 au Salon des professeurs, le CRI invite les étudiants à une conférence de Me Nicolas Mateesco, professeur de Droit aérien aéronautique. Me Mateesco traitera des "Trois piliers de la paix et la révolution".

Ce soir à 8 h. 30 au Workmen's Circle, 4848 Saint-Laurent près boul. Saint-Joseph, l'École Sociale-Démocrate convoque les étudiants à un cours de Pierre-Elliott Trudeau sur les relations fédérales-provinciales.

Le "COSMOPOLITAN CLUB" de l'Université McGill invite les étudiants étrangers de l'Université de Montréal à un "FALL WEEKEND" qu'il organise du 30 octobre au 1 novembre à l'hôtel "Le Chatelet" à Morin Heights. Les intéressés sont priés de communiquer avec Guy Garcia, Chambre 608, Centre Social, RE. 9-2733 ou VI. 2-6017.

## UNE VICTOIRE DE L'AGEUM.

Au début de la dernière année le "dépanner". Ce Fonds de dépannage ne vaut que jusqu'à concurrence de \$10,000. L'étudiant n'est pas astreint aux délais du prêt régulier. Dans ce dernier cas, il faut que l'étudiant soit jugé par le Conseil du Prêt d'honneur comme suffisamment doué et susceptible de continuer avec succès ses études. Mais, je le répète, le président de l'AGEUM et l'aumônier des étudiants ne recommanderont un étudiant au Fonds de dépannage que si vraiment sa situation pécuniaire le justifie.

Un étudiant qui se trouve à la dernière limite de la précarité, qui se verrait dans l'obligation de quitter ses études sans une aide immédiate, peut alors s'adresser à l'aumônier des étudiants qui, avec le président de l'AGEUM, le recommandera s'il y a lieu au Fonds de dépannage. Une fois recommandé, cet étudiant pourra obtenir dans les vingt-quatre heures un chèque au montant de \$100 qui le soulagera au moins temporairement de son angoissante situation pécuniaire. Cette somme de \$100 est le maximum qu'un étudiant puisse obtenir de ce fonds spécial. Rien ne l'empêche cependant de formuler une autre demande pour un montant additionnel qui serait obtenu du fonds régulier. Une quarantaine d'étudiants se sont prévalus l'an dernier de ce système qui a pour avantage de fournir presque immédiatement à l'étudiant une somme assez substantielle pour

le "dépanner". Ce Fonds de dépannage ne vaut que jusqu'à concurrence de \$10,000.

L'étudiant n'est pas astreint aux délais du prêt régulier. Dans ce dernier cas, il faut que l'étudiant soit jugé par le Conseil du Prêt d'honneur comme suffisamment doué et susceptible de continuer avec succès ses études. Mais, je le répète, le président de l'AGEUM et l'aumônier des étudiants ne recommanderont un étudiant au Fonds de dépannage que si vraiment sa situation pécuniaire le justifie.

La création du Fonds de dépannage prouve que la Société St-Jean-Baptiste et l'AGEUM peuvent travailler ensemble dans le meilleur intérêt des étudiants et il serait souhaitable que ces deux organismes continuent de collaborer le plus étroitement possible.

### PHOTO-CLUB

Mercredi, le 28 octobre  
à 5 heures au local 705  
du Centre Social

Initiation aux techniques de la chambre noire suivie d'un souper.

Tout le monde est bienvenu.

Pour joindre les deux bouts,  
ayez un compte d'épargne

Ouvrez un compte d'épargne dès aujourd'hui à  
l'une des succursales de la Banque Royale.

**LA BANQUE ROYALE DU CANADA**

VIENT DE PARAÎTRE

Aux Éditions de l'Homme

UN LIVRE DE JACQUES HÉBERT

**SCANDALE  
à  
BORDEAUX**

- L'histoire authentique d'un paria de notre société.
- Le procès de nos prisons, de nos maisons de santé et d'autres choses encore...

**ATROCE! RÉVOLTANT! VRAI!**

Prix populaire: \$1.00

En vente partout dans les librairies, les dépôts de journaux ou,  
par la poste, chez le distributeur:

L'Agence de Distribution Populaire Enrg.  
1130 est, Lagachetière, Montréal. — Tél.: LA. 3-1182

## L'OEIL PRÉSENTE:

L'oeil regarde. L'oeil voit à travers les filaments des regards. L'oeil voit les longs couloirs à l'intérieur des yeux. L'oeil y voit les machicoulis qui y pendent. L'oeil voit des cellules dont lui seul connaît la clé. L'oeil regarde ces chambres de tortures érigées sous le patronage de la mauvaise conscience. L'oeil sait que derrière la première porte à gauche il y a un homme. Il sait le nom de cet homme. Il sait qui l'a enfermé. Il sait qu'on ne sait pas pourquoi on l'a enfermé.

Ou plutôt l'oeil sait très bien pourquoi on l'a enfermé. Pourquoi depuis douze heures, on refuse à cet homme sa morphine. Et à partir de ce moment; c'est la souffrance de l'homme qui vaut. La souffrance qui doit supposément le purifier.

Lentement l'homme commence à se sentir mal à l'aise. De toutes parts une sensation de faiblesse l'envahit. Il baille, grelotte et sue tout à la fois. L'eau lui coule abondamment des yeux et à l'intérieur du nez. Et puis il sent une eau chaude qui lui monte dans la bouche. Puis pendant quelques heures, il sombre dans un sommeil mouvementé, un sommeil sans repos.

Il y a maintenant 18 ou 24 heures qu'on refuse à cet homme sa morphine. Il se réveille et pénètre dans les bas-fonds d'un enfer qui lui est personnel. Il baille et baille violemment au point de se disloquer la mâchoire. Les pupilles sont dilatées. Le poil sur la peau est hérissé et celle-ci est froide comme la chair de poule. Maintenant les boyaux commencent à se tordre avec une violence fantastique. Des grandes vagues de contraction secouent les parois de l'estomac, causant des vomissements explosifs. Si grandes sont les contractions de l'estomac que la surface de l'abdomen apparaît ondulée et nouée comme si des serpents se battaient sous la peau. La douleur abdominale est sévère et augmente rapidement.

Il y a maintenant 36 heures qu'on refuse à cet homme sa morphine.

Il présente maintenant un spectacle affreux. Dans un effort désespéré et vain pour se soulager des frissons qui secouent son corps, il se couvre de toutes les couvertures qu'il a. Tout son corps est soulevé de tics et ses jambes frappent sans arrêt les nuages.

Il n'obtient ni sommeil ni repos. Ces douloureuses crampes musculaires le gardent continuellement en mouvement sur son lit. Maintenant il se lève et marche. Puis il s'étend sur le plancher. Et à moins d'être un individu très stoïque, il remplit l'air de ses cris. La quantité de sécrétion aqueuse qui coule de ses yeux et de son nez est énorme. Le montant fluide, expulsé par l'estomac ou l'intestin, est incroyable. La sueur, à elle seule, garde les draps et le matelas trempé.

Sale, la barbe longue, échevelé, couvert de vomissure et de merde il présente à ce stade une apparence sous-humaine. Comme il ne mange pas ni ne boit, il devient rapidement émacié et peut perdre jusqu'à dix livres en 24 heures. Sa faiblesse devient si grande qu'il ne peut littéralement pas lever la tête. Il y en a plusieurs qui à ce stade meurent.

Le sixième jour ou le septième après qu'on eut refusé la morphine à cet homme, les symptômes disparaissent d'eux-mêmes. Le patient est laissé désespérément agité, nerveux, faible et marqué d'une façon indélébile.

Au Moyen-Age, on prenait grand plaisir à torturer les sorcières, à les purifier avant de les tuer. L'oeil sait qu'on voulait faire expier cet homme, le faire expier dans sa chair et sa mémoire. Mais on lui a fait expier quoi au juste? Le fait d'avoir tenté une expérience différente de celle du commun des mortels? Si la sérénité, le calme intérieur et l'harmonie mises en valeur par tous les grands systèmes religieux: Chrétien, Bouddhiste ou Taoïste, (s'il est naturel de désirer cet état sans être un saint ou un philosophe) peuvent être atteints même d'une façon momentanée, grâce à une pilule.

Pourquoi pas? Qu'un homme essaie de sortir de lui-même au coût de ces besoins essentiels, horreur. Mais ces mêmes fonctions essentielles comme la nutrition, l'excrétion et la reproduction ne servent pas uniquement des fins vitales; elles servent aussi à soulager le mal d'être, à adapter les états émotionnels ou mentaux. Et en ce sens ces besoins remplissent une fonction analogue à celle de la drogue.

La paix est ce que tous les hommes désirent. Le médecin peut indiquer que la philosophie et la religion donnent à l'homme une paix intérieure qui le protège contre les tourbillons de la vie. Mais puisque les patients demandent des pilules plutôt que des sermons, le docteur prescrit une drogue tranquilisante. Et le patient reçoit les consolations de la religion et de la philosophie sans subir l'effort d'une longue ascèse.

Pourquoi pas? Nous sommes tous à l'âge de l'anxiété. Mais la victime que l'on veut expiatoire ne fait que poser ces questions. A-t-on le droit de la bannir parce qu'elle les pose? Parce que sa seule existence met en doute le bien-fondé d'une vie de travail et de souffrance? Ou bien est-ce qu'on envie l'évasion de cet homme autant qu'on le hait, et l'accable d'y avoir goûté? Ou bien est-ce la fascination de l'Homme possédé, d'une puissance... mais de quoi au juste?

On lui a fait expier quoi au juste?

On ne donne pas de raisons pour immoler; sinon celles de sa propre mauvaise foi, son besoin d'incarner le Mal. On justifie toujours sa pureté par la chasse aux sorcières. L'oeil parle mais n'a pas encore dit qui enferme, bannit, déclassé le narcomane.

C'est vous. Vous vous défendez, vous accusez la société, vous refusez votre culpabilité. Mais vous l'êtes aussi longtemps que vous n'avez pas libéré l'homme enfermé dans une cellule qui est aussi dans votre tête. Il faudra ouvrir les portes grandes.

Il ne faut certes pas croire que demain la société acceptera l'incarcéré d'aujourd'hui. Cela n'a pas d'importance. La dissociation de l'attitude tabou, collective se place sur un plan individuel. Allons, ouvrez la porte grande. L'oeil vous fournira la clé, la clé de connaissance.

Il faut maintenant apprendre pourquoi il a été condamné. Il faut savoir par après, une fois la chose consommée, une fois l'acte posé, les raisons de son incarcération.

Il faut prouver la culpabilité d'un homme à qui l'on a déjà coupé le cou.

L'oeil vous demande de le suivre et d'examiner un royaume insolite, magique et extrêmement normal: celui de la drogue.

«*Extrêmement*» est son nom, son vrai nom.

# LES PARADIS ARTIFICIELS

# LA DROGUE ET LE CERVEAU

Nous savons que la substance active de la drogue a une action chimique sur le cerveau. Et c'est ce qui fait précisément la différence entre la mescaline et la canne à sucre.

Entre le cerveau et le sang existe une barrière chimique subtile qui ferme l'entrée aux substances qui pourraient l'endommager. Cette barrière est d'une importance capitale pour l'effet des drogues sur le cerveau, parce que seuls les produits chimiques qui peuvent la franchir ont une action directe sur le mécanisme du cerveau.

La drogue agit en affectant la chimie du cerveau. Elle agit aussi sur l'esprit de l'homme. Esprit qui n'existe pas dans le vide, mais qui est associé à cette chimie qui est la base de toutes ses manifestations. Ni l'idée, ni l'émotion ne peuvent apparaître sans un changement chimique.

Précisément parce que tous les processus mentaux ou émotionnels ont cette base chimique, la drogue peut exercer son action.

Mais quelle est donc l'étoffe de l'esprit? De quel processus chimique dépendent nos actions ou nos émotions? Cette question fait sourire n'importe quel chimiste honnête qui vous avouera l'ignorer.

Cependant les neuropysiologistes modernes qui révèlent des fonctions très insaisissables du cerveau, laissent entrevoir le mode d'action possible de la drogue. Qu'est-ce que le plaisir? Qu'est-ce que le bonheur? Le plaisir et la souffrance sont deux fonctions similaires du cerveau. Profondément enfoncées dans l'hypothalamus, parmi les centres vitaux contrôlant les processus digestifs, sexuels, et excrétoires, se trouvent les "zones du plaisir" qui, à la stimulation électrique, produisent une forme exquise de titillation (sur la nature de laquelle nous ne pouvons que spéculer).

Un exemple des rats est très intéressant. La stimulation électrique dans les régions de l'hypothalamus apparaît actuellement beaucoup plus satisfaisante pour des animaux qu'un des soulagements habituels comme la nourriture. Par exemple, des rats affamés courent plus vite pour rejoindre un stimulateur électrique qu'ils ne le font pour leur nourriture. Ainsi, un animal affamé ignore totalement la nourriture qu'on lui offre pour le plaisir d'être stimulé électriquement. Des rats avec des électrodes dans ces zones stimuleront leurs cerveaux plus de 2,000 fois par heure pendant 24 heures consécutives.

Quelle forme de plaisir expérimente le rat? Quelles extases nouvelles? Quelles joies esotériques obtient la créature chaque fois qu'elle presse le stimulateur?

Il ne serait pas impossible que les extases des mystiques, les joies esthétiques des poètes puissent être produites artificiellement par un courant électrique situé dans une des parties intérieures du cerveau. Ces recherches sont d'une importance extraordinaire puisqu'elles portent sur la motivation ultime qui est à la base de toutes les actions humaines. Elles portent aussi sur notre sujet parce que les drogues affectant l'esprit semblent exercer leur action en relevant ou en diminuant la sensibilité à la stimulation dans les zones de plaisir.

L'action chimique de la drogue sur certaines zones; la relation de la drogue et de la folie; la possibilité de produire une schizophrénie sous l'effet de la mescaline; son action sur les sens, la vision, l'ouïe; la possibilité grâce aux ataraxiques de guérir la paranoïa; pose actuellement des questions insolubles puisqu'on ne connaît pas le mécanisme de l'esprit vu de l'intérieur. La connaissance de l'action de la drogue sur le cerveau est intimement liée à la connaissance de l'esprit. Actuellement, des deux extrémités on cerne, on essaie d'expliquer, de démembrer l'esprit, i.e. la psychanalyse et la pharmacologie du cerveau. Mais quelle est l'action de l'esprit sur la chimie intime du cerveau? La drogue vue sous cet angle ouvre des champs de vision immenses sur l'intérieur intime de l'esprit de l'homme.

D'ailleurs, la drogue a déjà soulevé des voiles; la drogue a servi comme l'un des moyens les plus efficaces d'introspection. Sur le plan des effets la connaissance de la drogue est complète.

# LES OPIACÉS

Vous connaissez des fumeurs de pipe? Voyez comme ils ont l'air calme, reposé... Vous la fumez? Vous en connaissez alors les sentiments de détente, de relâche même, vous savez les apprécier. Mais pourquoi vous arrêter là. L'opium est bien meilleur que le tabac, plus tabac, fumée, nuage. Une toute petite boule d'opium dans cette longue pipe... approchez-la de la flamme et elle fond, et c'est toute l'atmosphère de la fumerie qui pénètre dans vos bronches avec une épaisse fumée. Calme, calme... toute douleur disparaît, une espèce de sérénité physique, de sérénité des organes, envahit tout, éloigne les agacements, les gênes, les soucis, éloigne l'agitation de la vie, pour faire place à l'ordre, à l'harmonie, à une sorte de chaleur vitale, repos, repos, la pensée s'élevé, contemple sa fuite, flotte, se stabilise, paisible, durant huit heures une sérénité parfaite de l'esprit, pas d'hallucinations, pas de désordre physique, durant huit heures la paix. On dialogue paisiblement avec son entourage, envahi de gentillesse, de civilité, d'affabilité... On a gagné l'accord avec soi-même, avec les gens, avec la vie.

On peut fumer l'opium aussi longtemps qu'on le désire: il continuera toujours à produire ses effets agréables. On bien on peut le manger, ou le boire: le résidu de l'opium fondu, le "dross" peut servir à la fabrication de narcotics fantastiques: le laudanum ou les différentes sortes de parégoriques. Mais si on a trop souvent recours à l'opium, la dépendance physique, moins profondément et moins rapidement que dans le cas de la morphine, s'installe. On ne peut plus s'en passer. Il est possible de vivre longtemps avec l'opium. On dit même en Chine que "l'opium est la canne de vieillesse". Quitter l'opium est impossible, sans passer à travers les terribles symptômes d'abstinence et de retrait.

## MORPHINE

Les effets de la morphine sont sensiblement les mêmes que ceux de l'opium. A part quelques manifestations secondaires comme le besoin de parler ou le goût de s'étendre, l'état

général de bien-être, de paix avec le monde, plus atténué, demeure le même.

"God's own medicine." Non qu'il en prenne mais que la morphine est un remède-à-tout, une panacée. Un analgésique sans pareil en tout cas. Vous êtes cancéreux? Vos jours sont comptés? Une toute petite piqûre et la douleur s'évapore, vos problèmes se solutionnent gentiment. "Bon, je vais mourir et puis?"

Bien qu'au début la grande majorité des gens en éprouvent des sensations agréables, plaisantes, on peut quelquefois s'attendre à une sensation de nausée, d'étourdissement, de mal de tête ou simplement rien, rien du tout. Ceci dépend d'une foule de facteurs qui, loin d'être absolus, sont relatifs aux états physiologiques et psychologiques du moment: fatigue, frustration, hypersensibilité, etc. Et il semble, d'une façon générale, que plus le sujet est parfaitement normal moins les effets d'euphorie seront nuancés.

Après quelque temps de doses régulières, la jouissance se présente sous une forme assez particulière: les effets cessent et elle se caractérise par une détente, le soulagement des premiers symptômes d'abstinence. Les joies du soulagement si vous voulez. La morphine, sachez-le, est raffinée. On attend, on endure, on déguste les premières souffrances de l'abstinence pour se piquer ensuite, savourant son changement d'état, le plaisir du contraste d'orgasme attendu, et cet espèce d'orgasme par tout le corps généralisé, ce silence tourbillonnant et l'apaisement qui s'ensuit. C'est la raison pour laquelle celui qui a une sensibilité à fleur de peau ou qui tente d'analyser ses sensations se soumet beaucoup plus vite à la dépendance physique. L'acuité des effets ressentis précipite la tolérance physique, la sensibilité cellulaire réorganisée en fonction de cette drogue. L'état se resserre, les effets disparaissent définitivement. Tout à l'heure vous vouliez relever votre état normal, maintenant, pour le maintenir, vous êtes obligé de vous piquer à intervalles de plus en plus rapprochés.

# LA COCAÏNE

L'élément actif du coca-cola que vous buvez, l'élément actif des feuilles de coca qui machent les indiens d'Amérique du Sud, le voici, une simple poudre blanche, à l'aspect anodin, la "neige". Il n'y a qu'à en placer une toute petite quantité (moins d'un gramme) dans les narines et l'enfer.

Les premières expériences ne sont pas très gaies, la neige n'aime pas les touristes: au lieu de l'euphorie attendue on ne trouve que nausées, palpitations, frissons, angoisse — complètement désastreux! Mais un peu de persévérance, tout de même! Un bon café noir apportera un mieux notable. Il ne s'agit que d'une épreuve de force avec une petite poudre blanche, et bientôt, l'intolérance disparaît. Le paradis cocainien s'entrouvre. On a le pesant de sa tête, on devient conscient de ses yeux comme de deux charbons ardents... et bientôt on se sent aisément tous ces actes dont on est vivant, on éclate d'orgasme, on se sait fort, physiquement et intellectuellement, on prend conscience d'une force d'imagination et d'affection qu'on s'ignorait. Le cerveau fonctionne si vite; des idées, des idées: l'impression que son visage s'échange, devient plus présent, on ressent la fonction si vite; des idées, des idées: il faut parler maintenant, on est comme un réservoir trop plein, parler à toute vitesse, on s'embrouille même dans ses mots tant il y a de choses à dire.

Mais il est trop beau pour durer, le feu de paille. Elle ne vend pas sa peau, la cocaïne, elle se dédort: quinze minutes tout au plus, et voici l'enfer. Lassitude, envahissement d'une énorme tristesse, on comprend maintenant ce qu'on a de vil; un troqué qui porte en soi tous les vices de l'univers, cet univers-prison où se débat sans fin. On a envie d'en finir, de cette pauvre vie... Il n'y a qu'une solution: une nouvelle dose de cocaïne-bonheur, ou bien le recours à une autre drogue, morphine ou alcool. C'est pourquoi les cas de cocainomanie pure sont très rares; en général, le cocainomane est en même temps morphinomane ou alcoolique: le paradis de la cocaïne est trop fugitif.

L'habitude transforme complètement l'ivresse cocainienne. Les hallucinations apparaissent, images multiples, mobiles, comme des petites figurines, des diabolos qui sautent; souvent sont des satisfactions de désirs. Puis l'organisme se venge. Hallucinations comme des cauchemars horribles. Peur. Le faciès du cocainomane est épouvanté, ridé, maigri. Il souffre de maux de tête, de palpitations, souvent sa sexualité s'invertit, il se découvre des tendances homosexuelles. Il ne mange plus, ne dort plus. Il devient mélancolique, apathique, indifférent. Sa mémoire et son attention se détériorent. Il se sent abandonné, désemparé. Après une dizaine d'années, il périra dans ce qu'on appelle la pseudo-paralysie générale cocainique. Détruit, réduit à zéro. Il ne veut plus de la vie, ni la vie de lui.

Pourtant, la cocaïne ne crée pas d'état de besoin physiologique, la suppression brusque de la drogue se supporte facilement, le malade se désintoxique en quelques jours, et sans souffrance. Mais il a besoin de longs soins, car le besoin psychologique de la drogue est très fort, et il retournera presque inévitablement à sa drogue. On considère la cocainomanie comme presque incurable. La cocaïne est sans doute la plus dangereuse des drogues actuellement en usage. Une gageure fascinante, mais dangereuse.

Faites la chasse aux sœurs! Où est le narcomane? A gauche, à droite, où est le narcomane dans cette foule? Où est le paria?

# L'ÉTHÉR

Légalement, l'éther n'est pas considéré comme une drogue. La vente n'en est pas défendue, et on peut se le procurer, à un prix minime, dans toutes les pharmacies. Il provoque pourtant une ivresse très violente et très caractéristique. Une ivresse brève, dont les effets sont beaucoup plus rapides à se produire que ceux de l'ivresse alcoolique, et qui disparaissent aussi beaucoup plus vite: une ivresse que l'on peut donc répéter plusieurs fois par jour.

On peut boire l'éther, mêlé à de l'eau ou à de l'alcool, ou le respirer, sur un tampon d'ouate. Regardez bien l'éthéromane, bientôt il sera loin de nous, de notre monde quotidien.

Le tampon d'ouate est préparé, l'odeur en sort en couteaux tranchants qui vont le retrancher de l'existence. L'éther ne perd pas son temps; en moins d'un demi-minute, il est emporté. Comme le monde s'éloigne, s'éloigne... Toute douleur disparaît, son corps devient léger comme l'air, il se vaporise, il s'installe dans une sorte de cave, hors de portée de toute investigation étrangère, dans l'immense bouche du vide. Plus homme ni femme, il n'est qu'un lieu. Des pensées en écho déferlent en lui. Mais même à ces échos il ne peut faire face. S'il a froid, il pense aussitôt qu'il a froid, puis il se voit penser qu'il pense qu'il a froid, et ainsi de suite, toujours un pas d'avance sur soi-même pour s'observer. Dans la chambre où il repose, il a éteint, car l'éther est aveugle, il ne produit aucun état intéressant sur la vue, et dans le noir, intérieur, amples et solennels, augmentés, valorisés, il entend des voix qui dialoguent, des musiques de rêve. Et enfin se produit la jouissance éthérée, analogue à la jouissance amoureuse, pour ce qui est des secousses en escalier; mais les secousses de l'éther peuvent se produire plus de douze fois, arrêtant tout sur leur passage, avec une violence à vous faire trembler le crâne, en le forant, une violence telle que l'orgasme même y passe inaperçu, et sans fatigue aucune le lendemain.

Les lendemains de l'éther sont bien étranges. C'est un printemps général

qui vous soutient; la figure lavée à je ne sais quel torrent glacé. Une sorte de virginité étonnée dans les yeux. On s'étonne devant le spectacle du monde, on y est étranger; on se sent nu, sans courage, on cède facilement le trottoir, sans même être heurté. Puis, peu à peu, l'esprit se remplit à nouveau, on revient au monde, on reprend pied.

Après quelque temps, on connaît trop bien l'éther pour en tirer autant de plaisir, on n'y trouve plus que le vide, sans l'étonnement; mais toujours demeure la jouissance en cascades. Si souvent qu'on refasse l'expérience, ce sera toujours la culbute, toujours ces idées à la mitrailleuse, ces secousses de tout le corps dépassant l'attente. L'éther demeure une aventure.

Mais cette aventure ne vous entraînera jamais trop loin malgré vous, l'éther n'est pas tyrannique, il ne crée pas d'état de besoin. L'éthéromanie véritable n'existe pas, on peut toujours se passer d'éther. Cependant, le vieil habitué de l'éther devient fébrile, il souffre d'une nervosité à la fois psychologique et musculaire, il est perpétuellement agité; son ivresse perd ses effets agréables, il n'y devient que plus tendu, il est violent, agressif, il a envie de briser des objets, de mordre, il est dangereux, il peut même être frappé d'épilepsie.

Une dose trop forte d'éther peut causer un état de coma voisin de l'anesthésie opératoire, qui peut même entraîner la mort. Mais des gens en ont consommé jusqu'à un litre par jour sans subir de tels troubles. Mais comme ni l'éther, ni le chloroforme ou la benzine qui produisent des effets analogues ne produisent jamais d'état de besoin, il est peu probable qu'on en arrive à de telles extrémités. L'éther et ses voisins restent des possibilités d'aventure, peu coûteuses, facilement accessibles, et sans grand danger... le moyen idéal pour qui veut se laisser sombrer en soi-même et s'y perdre, l'éther, loin de tout, le pays du "plus loin".

# LE CHANVRE

Cher lecteur, nous vous invitons à dîner au frais de la maison. Heureusement le menu n'offre que des chanvres indiens. D'ailleurs si vous avez aimé le repas, la prochaine fois vous n'aurez qu'à demander: un hashisch (ça fera plus connaître). Une décoction de chanvre indien, de beurre et d'une petite quantité d'opium, délayée dans du café noir très chaud, prise à jeun, et voici une confiture verte, singulièrement odorante. Prenez-en gros comme une noix, remplissez-en une petite cuiller, et vous possédez le bonheur absolu. Le bonheur est là sous la forme d'un petit morceau de confiture; prenez-en sans crainte, on n'en meurt pas; les organes physiques n'en reçoivent aucune atteinte grave.

La plupart du temps les novices, à leur première initiation, se plaignent de la lenteur des effets, ils les attendent avec anxiété, et comme cela ne va pas assez vite à leur gré ils font des fanfaronnades d'incrédulité qui réjouissent beaucoup ceux qui connaissent les choses et la manière dont le hashisch se gouverne. D'abord une certaine hilarité saugrenue et irrésistible s'empare de vous. Cette gaieté vous est insupportable à vous-même; mais il est inutile de regimber. Vous riez de votre naïveté et de votre folie; vos camarades vous rient au nez, et vous ne leur en voulez pas car la bienveillance commence à se manifester. Au bout de quelques minutes les rapports d'idées deviennent tellement vagues; dès lors, l'idée de supériorité pointée à l'horizon de votre intellect. Bientôt, elle grandira d'émersion.

La seconde phase s'annonce par une sensation de fraîcheur aux extrémités, une grande faiblesse; vous avez, comme on dit, des mains de beurre, une lourdeur de tête et une stupefaction générale dans tout votre être. Vos yeux s'agrandissent, ils sont comme tirés dans tous les sens par une extase implacable. Votre face se remplit de pâleur, elle devient livide et verdâtre. Les lèvres se reçoissent et semblent vouloir rentrer en dedans. Des soupirs rauques et profonds s'échappent de votre poitrine, comme si votre nature ancienne ne pouvait pas supporter le poids de votre nature nouvelle. Les sens deviennent d'une finesse et d'une acuité extraordinaires. Les yeux percutent l'infini. L'oreille perçoit les sons les plus insaisissables au milieu des bruits les plus aigus. Les hallucinations commencent. Les sons ont une couleur, les couleurs ont une musique. Les notes musicales sont des nombres. Vous êtes assis et le hashisch déforme pour vous tous les objets qui vous entourent.

La troisième phase, séparée de la seconde par un redoublement de crise, une ivresse vertigineuse suivie d'un nouveau malaise est quelque chose d'indescriptible. C'est ce que les Orientaux appellent le kief; c'est le bonheur absolu. Tous les problèmes philosophiques sont résolus. Toutes les questions ardues contre lesquelles s'écrit les théologiens, et qui font le désespoir de l'humanité raisonnable, sont limpides et claires. Toute contradiction est devenue unité. L'homme est passé dieu.

Manger du hashisch n'est pas une affaire d'amateur; il faut s'y prendre sérieusement. Si vous prenez du hashisch en groupe, soyez certain de n'avoir là que des gens qui vous sont sympathiques. Le hashisch causant dans l'homme une exaspération de sa personnalité et en même temps un sentiment très vif des circonstances et des lieux il est convenable de ne se soumettre à son action que dans des lieux favorables.

J'oubliais de dire qu'il n'y a pas de véritable état de besoin physiologique créé par l'usage du hashisch ou des autres préparations du chanvre (la marihuane, etc.). Les terribles symptômes de retrait qui affectent le fumeur d'opium sont inconnus du mangeur de hashisch (et du fumeur de marihuane). Il peut prendre la drogue quand bon lui semble. Il peut même l'abandonner brusquement sans troubles. D'après l'opinion générale le chanvre forme un état de besoin psychologique de moindre importance que le tabac.



# LES BARBITURÉS

Avoir l'intérieur de l'esprit pavé de guilmauve, d'une guilmauve lourde et épaisse qui sommeole tranquillement, et s'enfoncer, s'enfoncer lentement, vaporeusement dans des lits de ouate moelleuse, dans des lits de plumes, dans des lits de plumes, dans des lits de plumes. Avoir l'esprit glissant comme une couleuvre. Avoir l'esprit qui glisse, qui ne s'applique à rien, avoir l'esprit qui perd pied. Avoir le dos de l'esprit lisse et plein de guilmauve et plein de neige et plein de crevasses où l'on culbute, où l'on s'écrase visqueusement. Avoir la conscience qui tourne à vide comme un moulin à prières. Etre bien et n'être plus là! Ne plus penser. Etre confus... puis l'esprit s'éclaircit et... aussitôt une nouvelle tablette pour s'éloigner.

Il y a des individus qui trente fois par jour, pendant des années, ont avalé 0,2 grammes pour ne plus penser, 0,2 grammes de barbiturés qu'on nomme habituellement "roof balls" ou selon la couleur des capsules "yellow jackets" ou "pink ladies". L'habitué préfère le barbituré sous sa forme la plus puissante et la plus rapide; i.e. celle du Nembutal ou du Seconal.

Mais l'enjeu est sérieux, car les barbiturés peuvent créer un état de besoin physiologique aussi attachant que celui des opiacés. Quoique pour atteindre cet état, il faut prendre une dose excessive de la drogue et encore pendant longtemps (jusqu'à 30 tablettes par jour).

Si l'amour des barbiturés augmente, si l'habitude s'enfonce, l'effet soporifique devient stimulant. On se sent plus libre, plus léger. On peut travailler sans aucune sensation de sommeil. On se sent plus à la hauteur

de la situation. On est en sursis. Aussi longtemps que l'excès ne produit pas de psychose, de délirium ou d'hallucination.

On est en sursis parce qu'on est cerné, encerclé, étouffé dans un état de besoin physiologique pire que celui du morphinomane ou de l'héroïnomanie. On devient apathique. On est stupide. Les actions se font lentement. On se sent si désorienté. On somnole toujours. On vit à moitié endormi. Privé des barbiturés, on devient rapidement malade, on est sujet à des hallucinations. On souffre des horreurs comme les alcooliques aux mains du délirium tremens. L'agitation est quelquefois si violente qu'on meurt d'épuisement. Habituellement le délirium s'arrête après cinq jours.

"Si un épileptique se tord de convulsions à mes pieds, je n'aurai pas peur, je n'aurai pas la peur instinctive devant le haut mal. Je garderai mon sang-froid. Je l'aiderai à se remettre. Je le regarderai sans émotion. Je verrai les gens qui s'écartent, qui s'éloignent et je me sentirai supérieur. Je serai efficace. Je peux régler tout. Je me contrôle. J'ai la maîtrise de moi-même. Je n'ai pas peur d'un examen, on peut m'examiner, on peut examiner ma science, je suis sûr d'elle. Tout est clair. Tout n'a jamais été aussi clair. Je suis libéré de l'ob-

# LES AMPHÉTAMINES

servateur no 1. Je suis l'homme qui agit. Je ne suis plus le doute, le choix, l'hésitation, je suis l'action. Je n'ai plus sommeil. Je n'ai plus fatigue. Je. Je. Moi. On me respecte. Je ne connais pas la peur, le doute. Je suis sûr, je suis l'acte, je ne suis que dans l'acte. Je et je et je... Et les moi s'échelonnent en écho de plus en plus lointain lorsque l'effet disparaît. Je me sens faible, je me sens déprimé et nerveux."

Les analeptiques sont la plus importante famille est celle des amphétamines, dont l'amphétamine elle-même, connue du public sous le nom de benzédrine, agit directement sur le système nerveux central. Elles produisent un effet de libération et de supériorité, d'excitation, d'insomnie et d'inexistence de la fatigue. Sa proche parente, la dexédrine, est encore plus active à cet effet.

Quoique la benzédrine puisse produire un état de besoin psychologique assez tenace, elle ne développe pas de véritables symptômes de retrait. Il n'y a pas d'état de besoin physiologique créé. Les analeptiques peuvent être retirés brusquement sans aucune complication.

La benzédrine et les barbiturés pris ensemble servent habituellement à s'équilibrer mutuellement, soit en réduisant l'extrême stimulant de l'un ou l'extrême dépressant de l'autre. Faut-il croire la benzédrine aussi dangereuse que les barbiturés.

La benzédrine, c'est la confiance en soi sans créer un état de besoin physiologique. Il y a quand même un certain attrait à devenir simple, efficace, en dehors du temps perdu, du temps dormi, en dehors du soi complexe, à devenir l'homme d'agir.

D'un effet similaire au hashisch quoique les phénomènes en question ne produisent que sous une forme très modérée et pour ainsi dire passagère, la marihuane ne procure pas les hallucinations et les visions.

Dans les endroits où les fumeurs se réunissent on engage facilement la conversation avec des étrangers, on discute en toute liberté des effets agréables de la drogue et on philosophe quelquefois d'une manière qui apparaît bien supérieure à son niveau intellectuel. La marihuane apaise, élimine les désirs sexuels.

Si on a l'habitude de fumer la marihuane, on consume environ six à dix cigarettes par jour. On connaît très précisément la quantité nécessaire pour être loin, pour être le Spectateur. Rarement on en prend sans que nous soyons deux. Soit et quelqu'un au courant de soi, par-dessus soi. L'observateur no 2 (car en plus de soi il y a l'observateur habituel no 1 de la vie ordinaire).

On cesse de jouer sa vie, d'être l'acteur. On s'adapte, on se bien, on se sent efficace, on se sent à l'aise, on se sent en dehors de ses conflits, on se sent là et on veut y rester. On n'agit plus, on se regarde agir. On n'entend plus que par les yeux. Une fois l'effet atteint, on ne peut nous persuader de fumer une cigarette de plus. Rarement la marihuane est pour nous le premier pas vers la cocaïne, la morphine ou l'héroïne. Souvent on méprise toutes les autres drogues. On n'aime que le chanvre qui ne renverse pas d'une façon spectaculaire et brutale, mais qui agit traîtreusement, selon son style propre qui a quelque chose de factice et de mystificateur.

# LA MESCALINE

Dans les régions stériles du Mexique, au sud du Rio Grande, un petit cactus s'élève à environ trois pouces du sol, une ronde et verte protuberance, couverte de touffes de longs fils de soie.

On peut s'imaginer l'Azèque ou le Pre-Azèque, mâchant le bout amer de ce cactus et s'étendant paresseusement pour dormir. Puis, à son grand ébahissement, se voyant assailli par des visions fantastiques, des formes, des couleurs, des odeurs auxquelles il n'avait jamais rêvé. Lorsque les Espagnols arrivèrent au Mexique, les Aztèques adoraient une trinité de plantes: le téonanacatl, l'ololiuqui et le peyotl. Des trois, le peyotl était dieu, la substance divine, la "chair même de dieu". Aussitôt arrivés, les moines espagnols décrétèrent le peyotl "raiz diabolica" et persécutèrent tous ceux qui s'en servaient, sans même se préoccuper d'en connaître la nature ou les propriétés. Longtemps le peyotl, excommunié par l'Eglise, fut apprécié en cachette.

Dès qu'il fut connu des pharmacologistes, le peyotl les intéressa vivement. Ils l'analysèrent et de toutes les substances isolées dans ce curieux cactus, la plus importante et la plus intéressante fut appelée mescaline. Cette substance est seule responsable des extraordinaires visions du mangeur de peyotl. Avec le peyotl, le yage, la mescaline et plus tard le L.S.H.25 naquirent les hallucinogènes.

De ceux-ci, la mescaline est la maîtresse incontestable. "Extrêmement" serait son nom, son vrai nom. Un insaisissable "extrêmement". Un déroutant "extrêmement". Un surabondant "extrêmement". Un intensifiant "extrêmement". Un terrifiant "extrêmement", motorisant tout, lançant n'importe quoi vers n'importe où, accélérant, accélérant, accélérant. Rien n'est modéré. Ici, pas de simple inclination. L'infini est là. Jamais il ne fut si près, si évident, si convenable à vous, si répondant; ou bien vous répondant à lui. Il faudra apprendre l'infini.

L'intoxication mescalinienne peut être décrite comme un dérèglement de certains sens et par-dessus tout comme une orgie de la vue. Elle révèle un royaume de fantaisie visuelle et tous les sens, par moments, se joignent au banquet. L'esprit lui-même reste un spectateur conscient. Le buveur de mescaline demeure calme et concentré parmi les tourbillons de ses sens. Il ne tombe dans aucune rêverie vague ou voluptueuse. La mescaline est une maîtresse exigeante, elle n'a aucune affinité pour les systèmes nerveux déséquilibrés ou désordonnés; au contraire, elle demande un équilibre organique et une bonne santé pour manifester complètement ses pouvoirs. Elle ordonne d'être à jeun depuis au moins douze heures.

Le paradis artificiel dont elle délient la clé est trop étrange pour plaire aux gens ordinaires. La splendeur de ses effets se réserve aux plus intellectuels des sens. Et plusieurs seraient d'accord avec William James pour dire que l'expérience ne vaut pas la gueule de bois du lendemain. Mais la mescaline ne produit aucun état de besoin physiologique, elle n'a d'effets dangereux sur aucun des organes du corps.

Avec la mescaline on entre dans une zone de chocs. Les yeux fermés, on a des visions intérieures. Des milliers et des milliers de points microscopiques fulgurants, d'éblouissants diamants, des éclairs pour microbes. De l'extrémisme dans la lumière qui, éclatante, vous vrille les nerfs, de l'extrémisme dans les couleurs qui vous mordent, vous assaillent. Du tremblement dans les images, du va-et-vient. Une optique grisante.

Quand on rouvre les yeux, les objets autour de soi semblent parfois fourmiller sur place, n'être plus à une distance précise et permanente. Ils ont un aspect plus intéressant, comme embués d'une rosée de punctiformes colorations variées. En même temps que l'univers a changé, on est entré dans un état second, vision et fluidité, avers et envers de la même pièce.

Dans la tête un surprenant "tout à la fois" est perçu. Il y a une extrême accélération, une accélération en flèche des passages d'images, des passages d'idées, des passages d'envies et d'impulsions. On est haché de ces passages. On est malheureux et las de ces passages. On devient fou par ces passages. On est saoul et somnolent parfois de ces passages. On est plus souvent grillé, agité par ces passages. AGITE. AGITE. AGITE.

Accélération. Répétition. Accentuation. Mescaline renverseuse de toute rêverie, interruptrice. Démonstratrice du discontinu. Sentiments, mouvements, états discontinus. On a un désir. Aussitôt après, plus de désir. Puis de nouveau, un désir, violent, occupant tout le champ, puis aussitôt après, non-désir, sans trace de désir, puis sans avoir eu le temps de respirer, désir à nouveau, dans l'instant, frénétique, absolu, puis total non-désir, inintérêt absolu...

Répétition augmentant encore l'accentuation déjà existante, accentuation qui insiste, qui despotiquement insiste, qui revient, qui augmente la présence, l'impression de présence qui hallucine. On est envahi de superlatifs. On étouffe de superlatifs. On hurlerait des superlatifs. On est immense et rayonnant en superlatifs. On est assoiffé et en grand besoin de superlatifs. On vit superlativement. On sent que ce qu'on va sentir, quoiqu'on ne le connaisse pas encore, sera plus superlativement encore tendu vers le superlatif. Un superlatif de l'inconnu. Un absolu superlatif.

Cependant la poussée d'infini toujours continue. La mescaline refuse l'apaisement du fini que l'homme savant en l'art des bornes sait si bien trouver. L'homme partout menacé d'infini fait tout ce qu'il peut pour en être à l'abri. Il faut de toute nécessité se bien présenter à l'infini: exaltation, abandon, et surtout confiance.

L'initié sait de lui-même qu'il ne faut pas, et surtout pourquoi il ne faut pas parler davantage: la mescaline, arme surhumaine aux multiples tranchants, ne peut être complètement livrée.

La folie mescalinienne s'aventure très loin de la folie elle-même. Elle est une vraie schizophrénie si nous nous servons du mot dans son sens littéral de doublement de l'esprit, l'effet caractéristique de la mescaline est une fragmentation moléculaire de toute la personnalité, parfaitement semblable à celle trouvée chez les schizophrènes. Le changement consiste en une altération radicale de l'esprit et du corps. Le sujet peut sentir qu'il est plusieurs personnes au même moment. Encore plus caractéristique, le sentiment qu'il est scindé en deux êtres différents; le premier, intellectuel et sans émotion, le second fantastique plein d'hallucinations; le premier observant le second d'une manière lucide et détachée.

Le sentiment d'irréel par rapport à soi-même ou au monde extérieur, prouvé si souvent chez les schizophrènes est un des états caractéristiques de la folie mescalinienne. Par exemple, les bizarres hallucinations de couleur, les figures déformées des êtres extérieurs ont été décrites par des patients schizophrènes sous l'influence du sodium amytal; on a même été capable d'observer l'état catatonique dans la mescaline. Le sentiment est d'une délicate paresse et d'un désintéressement pour l'action résultant d'une concentration extrême et de l'indifférence pour le monde extérieur.

Toutes les descriptions citées rendent une chose très claire: il n'y a pratiquement aucun aspect de la schizophrénie que l'intoxication mescalinienne ne reproduit pas. Le schizophrène est comme un homme continuellement sous l'influence de la mescaline.

La mescaline ténébreuse repose le problème de la folie. La mescaline qui se rapproche de la folie au risque d'y sombrer. La mescaline qui comme la folie est la patrie de la foi. Le danger de la mescaline c'est la foi, la foi insensée, immédiate, totale qu'elle donne, cette foi qui surprend tellement les visiteurs lorsqu'ils entendent les aliénés: "ce n'est pas possible qu'ils aient la foi dans leurs absurdités"; la foi mais c'est précisément le problème le moins problème. Qu'est-ce qui après l'expérience de la mescaline paraît plus naturel que la foi? La folie est un département de la foi. La foi ne pardonne pas. On ne peut plus décrocher. Ainsi le fou ne peut décrocher. Méfiez-vous de prendre foi.

# LE TOXICOMANE

## ET NOUS

Voici donc les drogues, une série de mondes différents qui à première vue semblent étranges, obscurs; si dissemblables les uns des autres, il semble impossible d'en dégager les points communs. On imagine la drogue comme une espèce de philtre magique qui vous sort de la réalité, fait de vous un être différent, menaçant, dangereux.

Mais il faut nous dégager de l'imagination populaire. La drogue n'a rien de si mystérieux. Les phénomènes qu'elle provoque n'ont rien de magique ou de surnaturel.

Les effets de la drogue se produisent d'une façon toute naturelle, ayant tout, chimique; il ne faudrait pas croire non plus que l'état qu'elles induisent ait quelque caractère de mystère ou de miracle, que l'être humain y soit complètement changé. Sous l'influence de quelque drogue qu'on soit, on reste soi-même, on garde sa personnalité. La drogue ne fait que changer le mode selon lequel on prend conscience de soi. Son effet ressemble à celui d'un filtre coloré: le paysage ne change pas, mais il prend un aspect nouveau selon la couleur du filtre. Ainsi la drogue vous fait découvrir un nouvel aspect de vous-même; selon sa nature, sa direction, elle vous conduit à une de vos limites, mais elle ne vous changera pas. On n'y trouve que ce qu'on y apporte, sa propre personnalité, mais, vue sous un angle nouveau. Elle ne crée pas, elle transforme. Mais la drogue est accaparante, bientôt on ne peut plus se passer des verres colorés; le besoin physique de la drogue devient plus important même que celui de la nourriture.

### TOXICOMANIE

Il faut dire cependant que cet état de besoin ne se produit que dans quelques cas (opiacés et barbiturés) alors que les autres drogues n'enchaînent jamais vraiment quoi qu'elles produisent un besoin psychologique très intense. Ici encore il faut mettre de côté l'imagerie populaire qui nous montre le narcomane comme un être lâche et veule, incapable de résister à ses envies; le problème de la narcomanie est beaucoup plus complexe.

### LA DEPENDANCE PHYSIQUE

Dès qu'on commence à user régulièrement des opiacés, (morphine ou héroïne), apparaît le phénomène des TOLERANCES: la même quantité de drogue qui au début produisait un effet très marqué devient presque inagissante, et pour ressentir les mêmes effets, il faut augmenter la dose jusqu'à plusieurs fois la dose originellement mortelle. Mais malgré cette augmentation, les effets de la drogue finissent par disparaître complètement. En effet, les drogues normalement modifient certains processus physiologiques, au niveau de la chimie cellulaire elle-même. Mais peu à peu l'organisme s'adapte à leur action et, comme dans la vaccination, invente un processus de défense, de telle sorte que malgré la présence de la drogue l'équilibre physiologique est conservé. A ce point, la drogue n'est pas seulement équilibrée, elle devient nécessaire. En effet si on en discontinue l'absorption, le processus de défense qui est maintenant devenu une habitude, continuera de se produire, et comme son influence ne sera plus contrebalancée par la drogue, l'équilibre physique sera rompu, et plusieurs symptômes d'abstinence se produiront: douleurs musculaires, frissons, élévation de la température, étourdissements, nausées, perte de poids (jusqu'à dix livres en vingt-quatre heures). Ces symptômes très violents et dangereux peuvent dans certains cas causer même la mort. On voit donc que c'est une nécessité impérieuse qui contraint le narcomane à prendre de la drogue et non pas sa prétendue lâcheté ou quelque autre vice.

### LE TOXICOMANE

Cependant, la toxicomanie ne se réduit pas à cet état de dépendance physique. Par exemple il arrive souvent que des malades à qui on a injecté de la morphine durant plusieurs semaines éprouvent, sans en connaître la signification, ces symptômes d'abstinence, lorsqu'on cesse les injections; et pourtant il n'est évidemment pas question de considérer ces malades comme des narcomanes. Réciproquement, le narcomane qui passerait plusieurs mois en prison n'éprouverait sûrement plus à la fin de sa détention aucun symptôme d'abstinence, et la dépendance physique elle-même aurait disparue; pourtant il serait encore un narcomane et se considérerait lui-même comme tel.

Quel est donc l'élément qui distingue ces deux cas l'un de l'autre? Qu'y a-t-il de plus chez le toxicomane que chez le malade? La première caractéristique du toxicomane est un désir

intense de la drogue, désir pleinement reconnu et conscient. Ce désir lui vient surtout de la crainte des symptômes d'abstinence. En effet le malade, même s'il éprouve des malaises quand les injections sont discontinuées, ne fait pas le lien entre ces malaises et l'absence de la drogue; il n'éprouve donc aucun désir conscient de la drogue, se libère facilement de son besoin et ne revient jamais à la drogue après sa désintoxication. Au contraire le toxicomane à chaque fois qu'il éprouve les symptômes de l'abstinence, en reconnaît parfaitement l'origine et recourt à la drogue pour les éviter. On ne cite aucun cas où une personne, ayant éprouvé ces malaises et les ayant reliés clairement au manque de drogue, ne soit pas devenue narcomane. Bien mieux, il existe de nombreux cas comme celui de M. X qui avait reçu une longue série d'injections de morphine à l'occasion d'une opération; il fut évidemment indisposé lors de la cessation des injections, attribua ces malaises à la maladie. Il passa plusieurs années sans toucher à la drogue. Plus tard, il reprit de la morphine, mais cette fois il s'aperçut que les malaises qu'il éprouvait provenaient de l'absence de la drogue. Depuis lors, il ne put se passer de drogue. Cet exemple est très révéla-

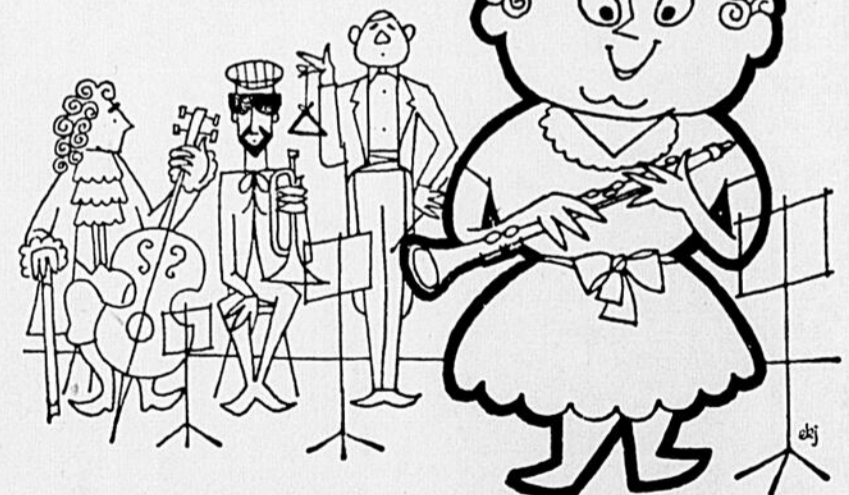
teur, il nous permet de voir que la conscience que l'on prend du rapport entre le besoin de drogue et les symptômes d'abstinence a une influence déterminante sur l'apparition de la toxicomanie. C'est selon qu'il voit ou non ce que signifient ces symptômes qu'un individu deviendra ou non toxicomane.

En d'autres termes, pour être toxicomane, il faut savoir qu'on l'est. Savoir qu'on a besoin de la drogue. C'est-à-dire que le désir de la drogue, qui à l'origine était purement physiologique devient très vite indépendant, se développe par lui-même. Même après une cure de désintoxication, le toxicomane ne se sent pas à son aise, il lui manque quelque chose. C'est en ce sens, que, dans le milieu de la drogue on emploie la phrase: "Once a junker always a junker".

La raison principale de ces désirs demeure, bien sûr, le besoin physiologique de la drogue. En effet, quelle autre raison pourrait-on évoquer puisque la tolérance faisant disparaître tout état d'euphorie, ce n'est sûrement pas pour y trouver un plaisir que le narcomane a recours à la drogue: il se sent tout à fait normal après son injection, il n'éprouve aucun sentiment extraordinaire. Cependant le désir vient aussi de bien d'autres facteurs. L'attitude du narcomane en face de la drogue, attitude qui se continue même après le désintoxication, y a une influence prépondérante. D'abord, le narcomane s'est libéré des tabous attachés à la drogue, il sait qu'elle n'a aucun des effets horribles qu'on lui prête; au contraire parce qu'elle le soulage de certains maux, il est porté à en faire une panacée, au point qu'on appelle la morphine "God's own medicine". De même, il est porté à interpréter tous les malaises qu'il peut éprouver comme un besoin de drogue. Et enfin quand il ne prend plus de drogue, il éprouve un profond ennui, la vie lui semble morne; cela n'est pas surprenant puisque durant de nombreuses années, toutes ses préoccupations, tous ses intérêts ont été reliés à la drogue. C'est pourquoi le toxicomane qui a abandonné son ha-

## Marie Tournel

(Musique, 52) déclare:



J'ai toujours la note juste dans mes finances

quand je paie mes dépenses à même

mon compte de chèques personnel à...



## BANQUE DE MONTRÉAL

La Première Banque au Canada  
pour les étudiants

Succursales Ave. Darlington et Soissons:  
R. O. Smith, gérant

commencer tôt à déposer est le premier pas vers le succès

bitude ne se considère jamais comme un homme normal, mais bien comme un "ex-junker": même si la dépendance physique a disparu, ses attitudes demeurent profondément ancrées en lui et motivent quand même son désir de la drogue. Il suffit alors qu'à cause d'une rencontre, ou pour se rappeler le "bon vieux temps", il prenne une seule injection pour qu'il soit de nouveau enporté par son habitude.

On voit donc que le besoin de la drogue, au départ purement physiologique, est passé sur un plan beaucoup plus général. C'est d'abord parce qu'il sait qu'il a un besoin physiologique qu'un narcomane éprouve le désir de la drogue; mais c'est aussi parce qu'à cette conscience qu'il a de son besoin se relie plusieurs coordonnées psychologiques. Le toxicomane se définit lui-même comme toxicomane, il adopte sur soi-même le point de vue d'autrui, il se voit de l'extérieur. Son habitude prend donc pour lui une énorme importance, c'est en fonction d'elle qu'il réorganise toute sa vie.

### LES MOTIVATIONS DU TOXICOMANE

On peut se demander si pour en arriver à un tel point, il ne fallait pas y avoir quelque prédisposition. D'autant plus que dans notre société où les stupéfiants sont soigneusement mis au ban celui qui les utilise enfreint un tabou très puissant. Si on examine les statistiques on constatera qu'il y a parmi les toxicomanes une grande partie de mésadaptés. Un grand nombre souffrent d'un certain manque de maturité: ils manquent souvent d'autocritique et n'arrivent pas à se libérer des chaînes de leur enfance pour assumer leur rôle d'adulte en face des difficultés et des responsabilités qu'ils fuient instinctivement. Pour plusieurs autres, la drogue sera un moyen parmi d'autres de manifester une attitude agressive et anti-sociale; il s'agit de gens qui ont d'ordinaire un long dossier de délinquance juvénile, venus en général du milieu de la pègre. On remarque aussi plusieurs cas de toxicomanie chez les adolescents, chez qui elle est l'expression de sentiments anti-adultes, et d'une volonté de se faire admettre dans un certain milieu.

Par ailleurs, il y a beaucoup de gens normaux qui deviennent toxicomanes; on ne peut donc pas dire que la toxicomanie soit causée par une anomalie préalable.

D'ailleurs même si le nombre des anormaux est assez élevé parmi les toxicomanes il faut se souvenir qu'il l'est aussi dans le milieu où la drogue est accessible. Et il ne semble pas que la proportion d'anormaux soit plus élevée chez les toxicomanes que dans le milieu en général. Ces faits semblent indiquer qu'il n'y a pas de rapport causal entre l'anormalité (quoi qu'on entende par ce mot) et la toxicomanie. En Allemagne où il n'y a pas de législation contre la drogue, la toxicomanie est cent fois plus répandue parmi les médecins que parmi le public en général. Faudra-t-il en conclure que les médecins sont plus anormaux que les autres gens? Non bien sûr. En fait, l'opinion assez répandue voulant que seuls les anormaux deviennent des psychopathes repose sur une interprétation post-facto: on examine un certain nombre de toxicomanes, mais sans se préoccuper de savoir s'ils étaient ou non anormaux avant de le devenir. Or il est fort possible que ce soit la position sociale où ils se trouvent qui ait eu une influence sur leur psychologie. On conclut rapidement que seuls les anormaux deviennent toxicomanes, mais ce n'est là au fond que l'expression d'une attitude de condamnation morale, et non pas un jugement objectif.

En fait les causes de la toxicomanie se posent sur un tout autre plan. N'importe qui peut devenir toxicomane, il s'agit seulement d'en avoir l'occasion. En effet la drogue n'est pas accessible à tous les milieux, il est donc normal que la majorité des toxicomanes soit issue du milieu social où il y a accessibilité à la drogue. C'est en grande partie cette accessibilité, ce contact presque quotidien avec le monde de la drogue qui détermine les chances d'un individu à devenir toxicomane. A l'intérieur de cette accessibilité jouent différents facteurs: par exemple la plus ou moins grande curiosité que l'on éprouvera en face de la drogue, la plus ou moins grande influence d'amis ou de connaissances sur la décision que l'on prend à faire un premier essai, etc. La toxicomanie n'est donc que le résultat d'une suite d'événements et de

processus qui pourraient se produire chez n'importe lequel individu qui remplirait certaines conditions. Une telle perspective dissipe un peu les brumes de mystère qui entourent l'intoxiqué; il nous apparaît comme un être humain plutôt que comme le monstre de la mythologie populaire.

Evidemment ces données s'appliquent surtout à l'intoxication par les opiacés. En effet, avec les autres drogues, le cas est différent puisque la tolérance n'y existe pas: la même quantité de drogue suffit toujours, même après des années d'habitude, à produire les effets très marqués. En plus, comme ces drogues (marihuane, cocaïne, éther, mescaline, benzedrine) ne produisent aucune dépendance physique, on peut cesser brusquement de les prendre sans ressentir les symptômes d'abstinence qui existent dans le cas des opiacés. C'est en ce sens par exemple qu'on entend fréquemment la phrase: "There is no real habit in cocaine". En effet, nous avons défini la toxicomanie comme le désir intense d'une drogue causée par la peur des symptômes qui se produisent en son absence. Dans le cas présent, il n'y a donc pas de véritable toxicomanie puisque ces symptômes n'existent pas. Pourtant on parle souvent d'étheromanie, ou de cocaïnomanie etc. C'est que ces drogues développent néanmoins un besoin psychologique très profond: au lieu de l'apparition des symptômes d'abstinence, c'est la disparition de l'euphorie qu'elles provoquent qui est prise comme signe du besoin, non pas besoin physique aussi exigeant que dans les opiacés, mais besoin que l'on s'est créé soi-même par une longue habitude, besoin de la drogue pour retrouver le seul état où on soit satisfait.

Au fond, le mécanisme est donc le même que dans les cas de toxicomanie au sens strict. Le sujet ressent de la même façon le besoin de la drogue, il se considère lui-même comme un toxicomane; la seule différence repose dans le fait que les causes qui déterminent son besoin (y compris le plaisir qu'il éprouve) sont plus positives, et moins requerrantes.

Mais dans un cas comme dans l'autre le toxicomane demeure un homme normal. Il est conscient de son état, et sait parfaitement quels sont les désavantages qui en découlent. Il désire en général s'en sortir mais sa volonté est impuissante devant la force de la drogue.

### LE TOXICOMANE ET LA SOCIÉTÉ

Ces désavantages sont en fait très profonds: par le simple fait qu'il est intoxiqué, le toxicomane vit dans une position sociale particulière. Les gens ne comprennent rien à son problème. Ils en ignorent les principales données: bien plus, à cause d'une tendance très répandue à le considérer comme un danger public, on refuse de voir le problème tel qu'il se pose. De 1948 à 1950 la marihuane s'était répandue à New York où elle n'avait été jusqu'alors peu utilisée. La chose prit bientôt aux yeux du public une importance démesurée, on cria à la menace publique, tant et si bien qu'une enquête fut ouverte sur le sujet. Les conclusions de cette enquête (rapport La Guardia), faite par des membres du bureau médical de New-York, jugeaient le problème comme assez minime; on y soulignait le fait que la marihuane ne produit pas de désirs criminels, ni sexuels, et qu'elle est en fait moins intoxicante que le tabac. Ce rapport causa un énorme scandale, on accusa ses auteurs de partialité, le bureau des médecins lui-même publia des dénégations. Pourtant, il est généralement admis aujourd'hui que ce rapport était parfaitement honnête et bien fondé. Et pourquoi tout ce chichi? Parce que les gens tenaient pour quelque obscure raison à conserver leurs préjugés. De la même façon le Bureau Fédéral des Narcotiques aux Etats-Unis demande qu'on évite d'instruire les enfants sur le problème de la drogue dans les écoles, "de peur d'éveiller leur curiosité". Ce qui en somme ressemble assez à ne pas afficher que la glace est mince sur une rivière de peur qu'un curieux aille vérifier. Pourquoi ce refus de se documenter? Pourquoi applique-t-on à l'endroit du narcomane le terme de "dope fiend"? Quels sont les caractères diaboliques qui peuvent justifier un tel nom? Le narcomane sera-t-il un criminel dangereux? pourtant, dans le rapport de 1948 sur la toxicomanie au Canada, publié par le Ministère de la Santé, on note que de 1940 à 1946, aucun

des narcomanes qui furent arrêtés ne fut accusé de meurtre, de crimes sexuels, ni d'homicide involontaire; ce qui corrobore l'expérience générale indiquant que le narcomane n'est pas enclin à des actes de violence. Et si plusieurs s'adonnent au vol ce n'est que parce qu'ils n'ont pas les moyens de se procurer autrement leur drogue.

Ce n'est pas un criminel par nature, le narcomane est-il alors incapable de travail, incapable de mener une vie sociale normale? On peut citer comme preuve du contraire, l'exemple de nombreux médecins qui tout en prenant quotidiennement de la morphine n'en ont pas moins continué de pratiquer et d'avoir une vie sociale active, et ce durant plusieurs années.

Où que pense-t-on de ce militaire qui à l'âge de 111 ans menait encore une vie active, continuait une carrière militaire brillante, après avoir pris de la morphine durant 70 ans?

Doit-on plutôt le condamner parce qu'il ruine sa santé? Mais, sauf peut-être dans le cas de la cocaïne, tel n'est pas le cas. Les exemples ci-dessus l'indiquent clairement. La plupart des drogues affectent assez peu la santé qu'il est impossible de reconnaître à des signes physiques si un individu est narcomane ou non.

Mais si le narcomane ne fait aucun autre "mal" que de prendre de la drogue, qu'a-t-il donc de si différent d'un alcoolique, et pourquoi faire de lui un criminel? Pourquoi la loi impose-t-elle, pour la simple possession d'une drogue, des peines qui vont jusqu'à 7 ans d'emprisonnement au Canada, jusqu'à 40 ans et même jusqu'à la mort aux Etats-Unis? Peut-être que la toxicomanie a pris des dimensions telles quelle est devenue une véritable menace sociale? Belle menace vraiment! Le total des condamnations pour contravention à la loi sur les stupéfiants atteint au Canada, par rapport à l'ensemble des condamnations criminelles, l'effrayant pourcentage de 0.490%, et les statistiques officielles estiment que notre population est infestée d'un nombre de narcomanes variant entre 2.000 et 5.000 c'est-à-dire que chaque groupe de 5.000 habitants subit l'effroyable menace d'un narcomane au grand complet. Il est difficile de parler de fléau social sans se rappeler que nos grands pères ont fait la chasse aux sorcières. Mais c'était évidemment pour leur bien qu'ils les brûlaient, comme c'est pour son bien que nous jetons un malade en prison. Or on sait que cet emprisonnement est toujours accompagné d'un retrait abrupt de la drogue. Le sevrage ainsi effectué provoque des symptômes très graves, qui ont été décrits au début de l'article, et qui peuvent même causer la mort.

Evidemment, les symptômes d'abstinence seraient beaucoup moins prononcés dans une cure de désintoxication médicale où la dose de drogue est diminuée progressivement, où on se sert de calmants pour diminuer la douleur du patient. Mais même alors, dans les institutions d'Etat, l'hôpital a une apparence de prison, le malade est enfermé, et le plus souvent les médecins ne manifestent à son égard qu'un mépris cynique: "il n'a que ce qu'il mérite", attitude qui fait ressembler la cure à un châtement. D'ailleurs dans la province de Québec de telles institutions n'existent même pas. Aussi incroyable que cela paraisse, l'Etat, qui interdit la possession de drogues, n'offre au narcomane aucun moyen de se réhabiliter. Leur prix élevé interdit au narcomane l'accès aux cures dans les hôpitaux privés. Il ne lui reste donc qu'à continuer son habitude ou à subir la suppression abrupte de la drogue décrite plus haut.

### CONCLUSION

En somme, la société a mis un homme au ban. Elle l'a affligé de toutes sortes de crimes imaginaires. Elle en a fait le paria, elle a fait, d'un homme qui prenait de la drogue, le Narcomane. Et pourquoi? Sans doute parce que l'honnête homme a encore besoin d'un bouc émissaire pour lui permettre de donner au Mal une existence objective de le faire exister hors de soi dans l'autre. La drogue, parce qu'elle a un aspect magique, parce qu'elle permet d'atteindre le bonheur au moyen d'une simple pilule, obscure, elle se prête bien à une telle opération. Le narcomane était la cible de choix, la société l'a mis au ban parce qu'elle a besoin de quelqu'un qui la justifie.

Mais alors le phénomène est beaucoup plus significatif qu'il ne nous l'avait paru au premier abord; la toxicomanie n'est pas seulement un pro-

blème individuel: des structures culturelles de base, des structures de civilisation y sont impliquées. Si le toxicomane est avant tout celui qui se conçoit comme tel, qui s'assume comme tel, la toxicomanie devient une catégorie sociale; en effet, un individu ne peut jamais se définir soi-même autrement qu'en relation à certaines normes, aux catégories de la pensée; et ces catégories, puisqu'elles varient selon les cultures (qu'il suffise de rappeler que, pour certaines tribus, l'état que provoque la drogue est la route la plus sûre vers le divin), ces catégories sont évidemment des produits de la conscience sociale, sont l'expression première de la structure d'une civilisation. Ce ne peut donc être qu'à travers le regard de la Société qui crée ces catégories, que le toxicomane se voit et s'assume en tant que tel.

Mais nous venons de voir que la Société rejette le toxicomane, qu'elle en fait l'Autre, le Paria, que la toxicomanie compte au rang des catégories "mal". Comme le toxicomane se définit lui-même selon les caractéristiques de cette catégorie, il ne peut qu'adopter les attitudes qui en découlent. Il parle de lui-même comme d'un "dope-fiend", il recherche la compagnie des autres "parias", qui, étant dans la même position que lui, peuvent le comprendre, il adopte leur argot, il se voit lui-même comme un être différent, un paria, un être frappé de TABOU.

En effet, le mécanisme que nous venons de décrire, par lequel la société frappe un être d'interdit, et agit sur lui de façon à lui faire admettre lui-même cet interdit, est le mécanisme même du tabou. C'est donc un processus de défense complètement irrationnel qui oriente, en la faussant, la pensée des gens sur la toxicomanie.

La nécessité d'un changement est évidente: il faut se libérer de l'emprise de ce processus irrationnel, regarder le sujet en face, et agir en conséquence. Mais le problème n'est pas aussi simple: quelle organisation pourrait arriver à l'éliminer? Faut-il supprimer toute législation sur les stupéfiants? Mais alors l'accès plus facile aux drogues ne fera que multiplier les cas de toxicomanie. Faut-il simplement mettre des soins médicaux à la disposition du toxicomane? Mais aucune cure n'est définitive, et il ira de rechute en rechute, ruinant son organisme par l'effort de nombreuses cures successives. Faudra-t-il alors procurer légalement la drogue à ceux qui sont déjà toxicomanes? Cette solution a ses avantages, mais elle risque d'être un élément actif dans la formation de nouveaux cas. Aucune des solutions présentées jusqu'à date n'est sans faille. C'est qu'en fait, c'est toute la structure de notre culture qu'il faudrait bousculer pour résoudre le problème.

Néanmoins, sur le plan personnel, les changements s'imposent, et rien ne s'oppose à leur réalisation. Il faut cesser de considérer les drogues comme un danger public, et se souvenir des services qu'elles peuvent rendre dans le traitement de la folie, dans l'approfondissement des sciences du cerveau, de la valeur d'adaptation qu'elles peuvent avoir pour plusieurs et de l'auxiliaire précieux qu'elles peuvent être pour l'homme qui cherche à approfondir la connaissance qu'il a de soi-même. Et surtout il faut cesser de faire du narcomane un criminel, un anormal, ou un dégénéré. Il faut accepter son expérience humaine sans préjugés, la prendre pour ce qu'elle vaut. Le toxicomane n'est pas humain "quand même": il est humain en tant même que toxicomane. C'est d'ailleurs seulement l'homme, qui, parce qu'il est conscient, peut devenir toxicomane. La toxicomanie est donc une possibilité proprement humaine. On reste libre de s'interdire, pour des raisons éthiques ou autres l'usage de la drogue, mais il faut reconnaître le toxicomane comme ce qu'il est pleinement, une partie de l'homme, une partie possible de nous-mêmes.

p'bault  
j'c'germain  
p'maheu

Sources: D. P. Ausubel, Charles Baudelaire, Bingham Dai, Havelock Ellis, Erich Hesse, Aldous Huxley, Gordon H. Josie, Nathan S. Kline, Lawrence Kolb, Alfred R. Lindsmith, Guy de Maupassant, Henri Michaux, Thomas de Quincey, Robert S. de Roop, C. Edouard Sandoz, Charles Schultz.

photos:  
y'g'brunet



"Dreaming dreams  
no mortals ever dared  
to dream before."

## MERCREDI LE 28 RÉUNION DES SKIEURS

Une réunion générale pour tous ceux qui s'intéressent au ski aura lieu au grand salon du Centre Social mercredi le 28 octobre à cinq heures. Tous les programmes concernant le ski à l'Université (chalet, équipe inter-fac. et interuniversitaire, monte-pente, etc.) vous seront revivés à cette occasion. Par contre, la majeure partie de la soirée consistera en la projection de films sur le ski moderne (Wedeln).

Pour vous renseigner, vous y trouverez des experts en cette matière, en particulier l'instructeur de l'équipe de l'Université Chris Gribbin, très connu et très populaire parmi les skieurs.

Plusieurs, jusqu'ici, ignorent l'immense travail de l'Université

pour faciliter à ses skieurs la pratique de leur sport favori. D'autres, par contre, ne savent rien ou très peu du moins de la technique moderne. Chaque année, des instructeurs et des compétiteurs de tous les pays du monde l'améliorent; comme résultat concret ils ont créé le "wedeln".

Voilà pour vous une occasion de vous renseigner et de vous récréer en même temps.

La réunion durera environ une heure et tous, skieurs et skieuses de quelque calibre qu'ils soient, ou ceux qui sont simplement intéressés au ski, sont cordialement invités. L'entrée est gratuite.

Jean-R. Vanasse

## COURS D'ESCRIME

15 octobre 1959, date de l'ouverture officielle des cours d'escrime donnés par le très renommé professeur Robert Desjarlais. Les cours se donneront deux fois la semaine, les mardi et jeudi à l'ancienne cafétéria de l'Université.

Après spécialisation de certains membres, les locaux assignés seront ceux du Hall d'entrée du Centre Social. L'équipe comprend environ une trentaine de participants et ceux-ci pourront, après quelques mois d'entraînement, prendre part

aux compétitions inter-universitaires.

Entre autres, les escrimeurs rencontreront ceux de l'Université McGill et Toronto; du collège militaire royal de Saint-Jean et du collège MacDonald. Un projet de visite de l'équipe de Toronto est en train de se former.

Je souhaite donc la bienvenue à tous ceux et celles qui désirent se joindre à nous pour la saison '59-'60.

Louise Mathieu



## Attention! Skieurs!

Si vous cherchez les conseils d'experts, venez chez Arlington! Et si c'est le meilleur équipement que vous cherchez, où trouverez-vous mieux? Arlington est installé dans l'édifice du Forum.

<b>SKIS</b>	Head, Kneisel, Kastle, Arly
<b>BOTTES</b>	Haderer, Molitor, Strolz, Garmisch
<b>BÂTONS</b>	Tous nos bâtons atteignent le sol
<b>VÊTEMENTS</b>	Pantalons, gilets, ce qu'il faut pour l'après-ski
<b>EXTRAS</b>	Attelages, courroies, cires, mitaines, lunettes, Arlington a tout cela!
<b>SERVICE</b>	Nous avons, à votre service, des spécialistes qui vous aideront à choisir "exactement" ce qu'il vous faut au prix que vous voulez.
<b>EQUIPEMENTS COMPLETS:</b>	Skis, bâtons, attelages et courroies à \$26.95 — \$38.95 — \$69.95

## ARLINGTON

Cycle and Sports Limited

Au Forum — 1410 rue Closse — WE. 7-9403  
Ouvert le vendredi jusqu'à 9 h. et le samedi toute la journée.

CONFIDENCES D'UN RAT DE COULISSES

## LE THÉÂTRE EN JUPONS

Détrompez-vous, ce ne sera pas un chapitre cochon. On peut tout de même parler des jupons sans être grivois, surtout quand il s'agit de jupons symboliques.

Toute réalité a ses dessous, comme toute femme a ses jupons. Et l'on se sert de ce mot "dessous" par analogie à la position d'un côté d'une pièce de monnaie quand on regarde l'autre. Et je ne vois pas ce qu'il peut y avoir de cochon dans une pièce de monnaie.

Quoi qu'il en soit, même le théâtre possède ses réalités cachées. D'aucuns les appellent coulisses, certains les qualifient de services de scène, mais en général, on est fort mal renseigné sur tous ces mystères qui entourent la ponte d'un spectacle. Ponte est le mot juste, car s'il y a un accouchement difficile, c'est bien celui d'un spectacle, quel qu'il soit.

Il faudrait tout d'abord, et c'est essentiel, se replacer dans l'atmosphère, recréer autour de soi cet envoûtement que peut procurer la visite d'une salle de théâtre déserte qu'illumine faiblement une piètre lumière de scène. Vous êtes seul, au milieu de cette scène vide, où bientôt la vie sera donnée en pâture à un public exigeant. Dans la pénombre, tout autour, des panneaux de toiles peintes vous donnent l'illusion des distances, vous transportent dans un monde imaginaire où le carton-pâte est maître. Mais pas n'importe quel carton-pâte.

À votre gauche, les meubles du décor, style Louis XVI ou Second Empire. Des meubles qu'un ouvrier a construits de toute pièce, sous la dictée de ce mystérieux personnage de coulisse qu'est le décorateur. Le menuisier au théâtre est parfois un anachronisme vivant. Et rien n'est plus passionnant que de voir cet homme construire l'éminent fauteuil de l'Inquisiteur au procès de Jeanne d'Arc avec une scie mécanique tout-à-fait vingtième siècle. On ne peut s'empêcher de penser à l'homme du quinzième qui de ses mains d'artiste a patiemment construit l'original. Il y a mis des semaines alors qu'une scie mécanique fait l'ouvrage en quelques heures. Le premier chef d'oeuvre était authentique, et la copie ne l'est certes pas. Et pourtant, pendant le spectacle, l'illusion sera parfaite.

À votre droite, les loges. Ça ressemble souvent à des prisons où les costumes suspendus aux cintres font penser à autant de prisonniers séculaires qui attendent les comédiens pour retrouver leur liberté de quelques heures. Sur les tables, sous les miroirs qui tantôt seront les fidèles images de la dépersonnalisation des acteurs, des boîtes remplies de couleurs, de graisses, de tubes, de faux sourcils et de postiches, de pinceaux et de crayons. Le maquillage. Ces indispensables instruments à créer l'illusion.

Un peu plus loin, au centre même de tout ce monde, au coeur même de cette vie, la machine. Le bras mécanique qu'on élève et qu'on rabaisse à volonté et qui plonge la scène au plus profond de son mystère: la lumière. Et ces rangées d'innombrables projecteurs que le metteur en scène, assisté de son éclairagiste, a ordonné comme un véritable clavier et qui aux trois coups du rideau commenceront leur symphonie de teintes et de couleurs.

Et en montant au dessus des loges, dans un réduit obscur, vous apercevez un fouillis de câbles qui vous semblent inextricable. Les cintres, avec ces énormes poulies et ces contrepoids qui battent si bien la mesure qu'un enfant pourrait en quelques instants changer un décor de quelques centaines de livres. Le machiniste. Il suit, tableau après tableau, la marche de l'intrigue et lui assure sa continuité visuelle. Et le régisseur qui a sur le dos le bon fonctionnement de tous ces éléments, une fois que le spectacle a été mis en branle. Et

le souffleur qui tend à disparaître mais dont le seul nom réveille un monde de souvenirs.

Et encore plus haut, une chambre aussi obscure, remplie de fantômes où Charles-Quint est accroché près d'Antigone et où Pierrot s'amuse sur un soleil de papier-mâché avec du brillant dessus. Le costumier. Un autre mystère... une autre illusion.

Le spectacle va commencer. Vous regagnez votre place dans la salle. Les trois coups. Rideau. Et sans que cela vous étonne, vous ne pensez plus à toutes ces réalités, qui tantôt étaient mystérieuses. Elles ont fait place en vous à une réalité encore plus mystérieuse: votre communion au spectacle.

Votre participation à ce jeu, qui en somme n'est qu'un jeu, mais qui parfois vous prend jusqu'aux entrailles et sonne en vous d'étranges résonances. C'est le théâtre.

Ce n'est que plus tard, rendu à la maison, ou devant le café traditionnel, que vous repensez à tous ces dessous du théâtre, à toutes ces forces sans qui le théâtre ne saurait exister, mais avec lesquelles une pièce, une phrase, un mot dit sur scène prend valeur d'imagination et donne au jeu tout son sens.

Et ce ne sont que les principaux dessous... j'ai oublié quelques petites crinolines. On en reparlera... jupon après jupon.

Bernard Sicotte

## RÉCITAL JOAN PATENAUDE

Un auditoire de quarante personnes s'était réuni dimanche soir pour applaudir Joan Patenaude, jeune lauréate du Festival national de Musique. Le programme était fort varié et comportait des œuvres depuis Purcell jusqu'à Rachmaninoff.

Même si l'interprétation des classiques tels Purcell ou Gluck dénota chez cette jeune artiste un sens très sûr du style de l'époque, il n'en reste pas moins que c'est chez les romantiques que son lyrisme put s'exprimer parfois jusqu'à la grandeur. Dans certains arias classiques, comme chez Mozart, en effet, un certain manque de contrôle dans la respiration pouvait, à la longue, devenir extrêmement

agaçant. Dans les pièces de Schubert et Brahms, au contraire, cette imperfection se trouva atténuée par la nature plus intime qu'exige la mélodie allemande. En ce qui concerne Fauré et Duparc, nous regrettons chez Mlle Patenaude, une méconnaissance de l'accentuation dans la langue française; chez ces auteurs, la nuance de la mélodie est intrinsèquement liée au poème; chacun des mots a son poids et doit être rendu avec le maximum de justesse. Quelques mélodies de Rachmaninoff, ainsi qu'une autre de Walter Gode: "O Beauty, Passing Beauty", ont rendu justice au talent de la jeune artiste.

Lucie Hirbour



## C'est compliqué:

Quand on a l'âge pour aller à l'université, on a l'âge pour sortir avec les jeunes filles. Quand on a l'âge pour sortir avec les jeunes filles, qu'a-t-on besoin de l'université? Heureusement qu'il y a toujours le Coke.



DITES "COKE" OU "COCA-COLA"—LES DEUX MARQUES IDENTIFIENT LE MÊME BREUVAGE PÉTILLANT—LE PRODUIT DE COCA-COLA LTÉE

## BUREAU À LOUER

2322 est, rue Sherbrooke, local pour professionnel (27 x 30) avec salle d'attente, éclairé, chauffé, chambre de toilette, stationnement facile.

LA. 2-5731